

—Ne bougez pas, dit-il à la gouvernante.

Il entr'ouvrit doucement la porte de la chambre de l'enfant et, immobile sur le seuil, il avança curieusement la tête pour voir ce qui se passait.

La marquise avait posé le bougeoir sur un guéridon, de façon à mettre en pleine lumière le visage de l'enfant endormi. Debout, près du lit, la tête inclinée, la jeune femme contemplait la charmante figure de l'enfant, dont le rose des joues ressortait vigoureusement sur la blancheur de l'oreiller.

La marquise tournant le dos à la porte, M. de Coulange ne pouvait voir son visage; mais, au bruit de sa respiration entrecoupée de soupirs, il comprit qu'elle était très-émue et qu'elle pleurait: Comme il est beau! se disait mentalement la marquise, il ressemble sans doute à sa pauvre mère; il a le sommeil tranquille de l'innocence. Ce doit être un rêve, comme en font les anges, qui met sur ses lèvres purpurines ce doux et gracieux sourire. Si jeune, il a déjà la bonté qui vient du cœur. Quand je ne ferme pas l'oreille aux paroles qu'on prononce autour de moi, c'est toujours son éloge que j'entends. M. de Coulange l'élève; il veut faire de lui un homme digne du nom qu'il porte déjà. On ne parle que de son amabilité, de ses gentillesse, on vente sa précocité intelligente. Ici, tout le monde l'aime, tout le monde, excepté moi... Eh bien, pauvre innocent, en souvenir de ta malheureuse mère, j'essayerai de t'aimer, oui, j'essayerai... Un crime t'a fait mon fils, l'héritier de la maison de Coulange, soit; aujourd'hui je t'accepte, tu cesses d'être un étranger pour moi, je ne te chasserai pas!...

Elle se pencha davantage sur l'enfant, et bien doucement, craignant sans doute de le réveiller, elle lui mit un baiser sur le front.

Le marquis entendit le bruit du baiser, et il éprouva un saisissement de joie ineffable.

La jeune femme reprit, assez haut cette fois, pour que M. de Coulange pût l'entendre...

—Pauvre petit, pardonne-moi; j'ai été bien injuste envers toi, pardonne-moi!

Le marquis avait vu et suffisamment entendu.

Il retira sa tête de l'ouverture et referma la porte sans bruit.

Il s'approcha de la gouvernante et lui dit tout bas:

—Madame la marquise va sortir dans un instant, vous ne lui direz pas que je suis venu ici ce soir.

—Je serai muette, monsieur le marquis, répondit-elle.

M. de Coulange sortit précipitamment de la chambre.

—Après être restée un moment silencieuse, les yeux toujours fixés sur le visage de l'enfant, la marquise joignit les mains, et, levant son regard vers le ciel:

—Et toi, pauvre mère, dit-elle tristement, toi, qui es aussi une innocente victime des méchants, si tu n'es plus de ce monde où tu as tant souffert, et si Dieu permet à ton âme de voir et d'entendre, reçois le serment que je te fais de ne tenter jamais rien contre le bonheur de ton enfant. Je te promets de ne plus le repousser, et si cela m'est possible, de l'aimer,

Mon Dieu, continua-t-elle d'une voix tremblante, donnez-moi la force de ne plus regarder cet enfant avec colère, afin que je puisse réparer, autant que je le pourrai, le mal que les miens ont fait à sa mère!

Ses yeux se fixèrent de nouveau sur le visage de l'enfant.

—Dors, pauvre petit, dors, murmura-t-elle, que ton sommeil soit toujours aussi calme et que toujours ton réveil soit heureux! Va, qu'elle soit vivante ou qu'elle soit au ciel, dernier refuge des malheureux, ta mère veille sur toi et te protège!

Elle passa rapidement son mouchoir sur ses yeux et son visage, prit le bougeoir et se retira à petits pas.

Ne trouvant pas autre chose à dire:

—Je vous fais mes compliments, dit-elle à la gouvernante, la petite chambre est propre et fort bien tenue. Continuez, comme par le passé, à avoir bien soin de l'enfant.

—S'est-il réveillé, madame la marquise?

—Non, il n'a pas ouvert les yeux; du reste, j'ai marché doucement et n'ai fait aucun bruit. Monsieur le marquis ne tardera pas à rentrer, il est inutile de lui dire que vous m'avez vue.

La gouvernante s'inclina respectueusement, cachant ainsi le sourire qu'elle avait sur les lèvres.

La marquise s'en alla.

—Ils sont comme deux enfants, murmura la gouvernante; on dirait vraiment qu'ils jouent à cache-cache.

## XVII

Comme le petit garçon, la petite Maximilienne de Coulange était confiée aux soins d'une gouvernante à laquelle il était expressément recommandé de ne pas la quitter une seconde en l'absence de sa mère.

La petite fille et sa gouvernante couchaient toutes deux dans une chambre contiguë à celle de la marquise.

Avant de songer au repos dont elle avait grand besoin, après les émotions successives qu'elle venait d'éprouver, la jeune femme voulut voir sa fille et l'embrasser. Elle entra dans la chambre de l'enfant, faiblement éclairée par la lueur pâle d'une veilleuse.

La gouvernante dormait profondément.

Marchant sur la pointe des pieds, un peu courbée, allongeant le cou, la marquise s'approcha du lit de la petite fille, et, doucement, elle écarta les rideaux de dentelles, avide de contempler le doux visage de l'ange endormi.

Aussitôt elle se redressa, les yeux hagards, et fit un pas en arrière comme si elle eût été frappée d'épouvante.

La petite fille n'était pas dans son lit.

La marquise voulut crier; mais son saisissement était si grand, qu'aucun son ne put sortir de sa gorge étranglée.

En une seconde elle se rappela tout ce qui avait été dit, le soir, chez la comtesse de Germond. Et cette horrible idée qu'on pouvait avoir profité de son absence pour lui voler son enfant, traversa sa pensée comme un éclair.

Elle s'élança vers le lit de la gouvernante, la saisit brusquement par le bras et la secoua avec une extrême violence.

La femme, réveillée en sursaut, ouvrit les yeux, se dressant sur son lit, haletante, effarée, et se mit à regarder sa maîtresse d'un air stupide.

La marquise retrouva sa voix un instant paralysée.

—Ma fille, où est ma fille? demanda-t-elle sourdement.

—L'enfant? balbutia la pauvre femme, en se frottant les yeux; mais... mais... je ne sais pas.

—Malheureuse, malheureuse! s'écria la marquise; c'est donc ainsi que vous avez veillé sur mon enfant!

Et tournant subitement le dos à la femme, affolée, incapable de raisonner elle se précipita vers le cordon d'une sonnette.

Mais, au moment où sa main allait le saisir, un petit éclat de rire argenté frappa tout à coup son oreille.

C'est de sa chambre que sortait le rire, et elle reconnut la voix de sa fille.

—Ah! ah! ah! fit-elle.

Et elle poussa un long soupir de soulagement.

Cependant, il lui fallut un peu de temps pour se remettre de son trouble.

—Pourquoi cette affreuse pensée m'est-elle venue? J'étais folle! murmura-t-elle.

La petite Maximilienne devait être bien joyeuse, car elle continuait à rire de tout son cœur.

—Je regrette de vous avoir réveillée, vous pouvez vous recoucher, dit la marquise à la gouvernante qui venait de sauter à bas de son lit.

En achevant ces mots elle ouvrit la porte de sa chambre.

Alors un tableau charmant, à la fois délicieux et touchant, s'offrit à ses yeux ravis.

Assis dans un fauteuil, le corps en arrière, le marquis tenait la petite Maximilienne et la faisait danser sur ses genoux.

L'enfant s'amusa beaucoup à ce jeu tout nouveau pour elle. En quelques minutes elle s'était apprivoisée avec son père. Elle lui tirait la barbe, l'adorable lutin, et son contentement se manifestait par de joyeux éclats de rire.

Si le marquis cessait un instant de la faire danser pour se donner le plaisir de mettre un baiser sur son front et embrasser ses petits bras roses, la mignonnette lui disait aussitôt:

—Papa, encore, encore!

Et le marquis, obéissant, se remettait à faire sauter le lutin, qui recommençait à rire et à lui tirer la barbe.

La surprise, le bonheur, la plus grande joie qu'elle eût éprouvée de sa vie, firent pousser à la marquise un cri qui sortait de son cœur.

Après la peur qu'elle venait d'avoir, quelle indicible ivresse!

Au cri poussé par sa mère, l'enfant tourna vivement la tête et cria:

—Maman! maman!

La jeune femme ne put contenir plus longtemps son émotion. Un sanglot s'échappa de sa poitrine. Elle s'avança, tomba à genoux devant son mari, et, tournant vers lui ses beaux yeux noyés de larmes:

—Ah! Edouard, Edouard! s'écria-t-elle.

—Mathilde! dit le marquis avec un sourire intraduisible, tu viens d'embrasser notre fils, moi j'embrasse notre fille!

—Edouard! tu l'aimes donc ta fille! tu l'aimes donc, exclama-t-elle.

—Ne le vois-tu pas? Oui, je l'aime! Voyons, est-ce que tu as cru réellement que je ne l'aimais pas?

—Oui, je l'ai cru, je le croyais.

—Mathilde, reprit le marquis avec douceur, je t'imitais; voyant que tu donnais à ta fille toute ta tendresse, que ton fils n'existait pas pour toi, je feignais d'être indifférent et froid pour cette chère petite et d'aimer uniquement notre autre enfant. Repoussé par toi,